

*Il est question de Jean Dubuffet dans ce texte. Il n'est pas nommé, mais c'est peut-être, comme Saint-John Perse le dit du soleil, parce qu'il est présent parmi nous. Parce qu'il continue d'éclairer l'Art des fous et des marginaux, ayant imaginé de le nommer «Art brut». J'ai voulu battre en brèche un certain nombre d'idées reçues à ce sujet. Certaines dont je crains qu'elles n'aient la vie longue. En particulier que cet art ne peut s'inscrire dans une histoire de l'Art, sinon comme un genre tout à fait à part et bien singulier. Je pense au contraire qu'il fait partie de l'Art du vingtième siècle, au même titre que ses grands créateurs reconnus, et comme eux inspirant fortement la production d'aujourd'hui.*

*Et s'il y a de ma part de la colère, elle est née un jour de 1967 en voyant les œuvres de ces artistes exposées dans la grande nef du Musée des Arts décoratifs, alors que bien séparée d'eux, dans des salles différentes, était accrochée la donation Dubuffet. Il n'y avait là, je*

*l'avoue, rien que de très normal. Mais on n'a pas cessé depuis de distinguer l'Art des fous et des marginaux du reste de la création. Cela ne faisant qu'empirer.*

*Au point que l'Art brut s'instituant dans des Musées avec ses spécialistes, la situation de l'art dans les hôpitaux n'a fait généralement que se dégrader, à quelques exceptions près. Les médicaments ne sont pas toujours en cause, mais un manque extraordinaire de réflexion sur ce phénomène, et des activités d'ergothérapie d'une telle médiocrité qu'elles font pleurer d'ennui.*

*Il serait bon, maintenant que les œuvres de ces artistes sont mieux connues, l'activité de Jean Dubuffet à cet égard restant exemplaire, qu'elles cessent d'être Œuvres brutes dans leur ghetto.*

# I

Je me demandais pourquoi. Pourquoi le terrorisme intellectuel sévit en France plus qu'ailleurs. Et comme l'exercice de la peinture depuis longtemps me tient lieu de politique, j'en vins à me demander de quels peintres moi aussi j'avais voté la mort. Pour qu'une nouvelle vie commence. Elle commence à vingt ans quand je trouve à Lausanne, dans la bibliothèque d'une amie, *Expressions de la folie*, un livre qui m'ouvre les yeux et me fait dire en même temps qu'il est vain de voir.

J'attendais confusément de cette amie qu'elle m'initiât à d'autres plaisirs que ceux de l'Art brut, mais nos conversations sur ce sujet furent toute mon éducation sentimentale. Et aujourd'hui elles se prolongent et s'amplifient en un soliloque, où peu importe que ses arguments d'alors soient devenus maintenant les miens, et que nos propos se soient mêlés en une seule voix.

## II

– Voir ! Mais c’est utile. – Non ! Je ne veux plus croire qu’au regard intérieur. – Celui qui a inventuré l’Art brut a eu le mérite d’y aller voir de près, par Ses propres moyens, à Ses risques et périls. – Sans jamais cesser d’élever des murs entre Lui et ceux qu’Il professait d’admirer. – Profession ? – Je veux parler d’un fonds de commerce.

Sans plus attendre je me propose d’illustrer ce qui précède par le récit court et véridique des suites désastreuses de nos véridiques conversations, mon amie lausannoise et moi, sur ce damné bouquin et sur l’Art brut. Ce récit commence par les mots : le bon docteur Vichy, psychothérapeute de son état, n’aimait pas les tziganes.

Le bon docteur Vichy, psychothérapeute de son état, n’aimait pas les tziganes. Il les trouvait bruyants, pire que les juifs « qui sont racistes

comme chacun le sait». Le bon docteur Vichy qui regrettait sans doute de ne pas avoir découvert la psychanalyse se consolait en se croyant l'inventeur de talents psychotiques et un collectionneur averti de leurs travaux. Pour quelques dizaines, parfois centaines de francs, il acquérait les œuvres de ses patients qui encombraient son cabinet, se mélangaient aux plantes vertes, et couvraient jusqu'aux tiroirs de son bureau où les dessins et aquarelles étaient fixés et bordés par une, comme il disait, «bande collante tête de nègre». Tout juste s'il ne prétendait pas les avoir à eux-mêmes révélés. Mais Vichy avait un sacré coup de crayon.

Il faisait régulièrement des visites dans l'armoire de la cuisine, où étaient rangés les condiments, les pâtes et les légumes secs, et découvrait les dessins qu'un réfractaire à son commerce laissait là entre deux pots de moutarde. Vichy, qui écrivait des bouquins pour comprendre quelque chose, avait à ce propos noté dans son carnet en vue d'une publication sérieuse :

«Bérezné régresse trop. Femmes phalliques, acharnement destructeur.»

Bérezné se réfugiait souvent dans la serre. Là, il s'occupait le plus sérieusement du monde à réduire à sa plus simple expression tout ce qu'il avait appris auparavant en fait de dessin, de pinceau et d'encre.